

-Boge moïe!...souple Talia en actionnant la lourde manivelle avec lenteur. Au fond du puits le seau est plein. Depuis toujours elle remonte seule son eau et elle accomplit ce geste simple plusieurs fois par jour.

Non loin d'elle des hommes fument, le dos au mur de bois d'une isba entourée d'herbes folles et vertes. La fumée âcre du tabac russe monte dans les premières brumes de chaleur et à l'horizon très proche se découpe la masse trapue d'une usine qui repeint en gris l'azur du ciel.

Talia remonte son seau, le regard fixé à l'incertain, comme pour oublier ses poignets déformés et ses articulations douloureuses. La chaîne ricane en douceur mais en arrivant à la margelle le seau éclabousse clair et frais. Des enfants se poursuivent dans les friches et un tracteur qui sera bientôt là avance. Talia ferme les yeux et prend une grande inspiration avant de soulever son fardeau pour le porter à pas cassés jusque chez elle. Elle habite tout près mais pour tirer de l'eau ici, on vient de loin.

Dans un paysage presque bucolique une rivière serpente. Pourtant personne n'oserait se mettre à genoux devant elle pour y tremper les lèvres ou même le bout des doigts.

- Il ne faut pas boire l'eau de la rivière!

L'interdit est respecté depuis deux générations sans que les périls auxquels exposerait la violation du tabou n'aient jamais été nommés.

- Il ne faut pas boire l'eau de la rivière, vote i vcio...c'est tout...diton habituellement.

Seul un fou qui faisait rire s'y aventurerait, il y a longtemps. De l'eau jusqu'aux genoux, il traquait de la main les éclairs noirs et fuyants sous les herbes de la rive.

- Venka! Reviens! Boudiète! Ça suffit! lui criait-on du bord, les mains en porte-voix, comme pour le prévenir d'un danger sans forme ni nom mais qu'on ne pressentait pas moins redoutable. Venka brandissait ses prises en riant pour les faire miroiter ruisselantes et sombres, un instant avant de les relâcher.

- J'ai tenu un poisson dans ma main! disait-il en la présentant largement ouverte à ceux qu'il croisait ensuite. Le regard clair un peu perdu, il considérait avec tendresse sa paume, tous doigts écartés comme si elle portait encore l'empreinte d'un rêve d'étoile.

Talia habite deux pièces étroites et sombres. Les fenêtres sont petites parce que les hivers sont grands. Dans un coin un édredon à la housse brodée de couleurs vives, gonfle son ventre jusqu'au plafond bas, exhibant sa guirlande de fleurs tel un loubok géant. Lorsqu'elle était jeune elle brodait. Ses doigts étaient habiles et ses yeux ne se lassaient qu'à la tombée du jour. Maintenant le jour tombe avant même d'avoir eu le temps de se lever et Talia ne vit plus qu'avec ses souvenirs.

Elle pose son seau sur la pierre d'évier, y puise une louche et boit frais sous le regard complice d'une vierge à la tendresse qui sourit, flanquée de deux bougies allumées le soir pour la prière. Depuis quelques mois, un boîtier noir du volume d'une grosse boîte d'allumettes tient compagnie à l'icône. Comme pour se faire oublier, l'objet est posé sagement au centre d'un napperon de dentelle et lorsque Talia change le tissu, elle manie la petite boîte noire avec respect. Tous les matins elle passe un doigt dessus pour chasser la mince pellicule de poussière qui recouvre le plastique. Tous les soirs, après avoir fait sa prière, elle le tient serré un instant dans sa main comme un oiseau qui pourrait s'envoler. La vierge sourit et Talia souffle les deux bougies.

Dans un carré de terre en lutte contre les herbes folles, elle cultive des pommes de terre qui croissent en formes surprenantes, comme des enfants qui n'auraient pas voulu naître. Parfois leurs têtes de diables hallucinés lui font peur et elle les échappe. Les tubercules retournent alors à leur trou d'origine, en roulant comme s'ils étaient doués de vie propre. Pour ne plus les voir, Talia les recouvre du bout du pied.

Il n'y a plus de chien ni de chat. Il y a vingt ans, ils ont cessé de courir, de sauter dans les herbes, sur le rebord des fenêtres et de rentrer jusque dans les isbas pour se frotter aux jambes qui ne donnent pas de coup de pied. Ils ont disparu. Les enfants les suivent. Ceux qui poussent encore de loin en loin ont la face large et ridée des gens qui ont beaucoup ri. Ces enfants sont méchants et

hurlent des cris d'animaux en jouant avec rien. Ils ne font rire personne. On les regarde sans les voir vraiment. On pourrait les oublier mais quand ils naissent il faut bien leur donner un nom.

Le temps passe sans heurt et avant que le soleil ne se couche Talia rejoint le banc qui borde la façade ensoleillée de toute isba. Elle attend la nuit en regardant devant elle, les mains posées à plat sur les genoux. Elle a en tête les bribes d'une chanson que plus personne ne connaît ou n'oserait chanter. C'est un air qui parlait de la vie quand elle se laissait vivre sans y penser. Au loin, l'usine souffle une fumée qui rejoint le ciel.

Talia n'a jamais connu d'autre endroit que ce coin de terre qui sommeille en Sibérie. Toute sa vie est là.

- Où irais-je maintenant? A-t-elle demandé à l'homme qui est venu lui remettre, il y a quelques mois, le boîtier noir qui depuis tient compagnie à l'icône.

Lorsqu'il était entré dans l'isba, Talia s'était assise sur son lit pour lui laisser plus de place. C'était un scientifique bienveillant mais pressé qui n'avait même pas accepté une tasse de thé. A la main il tenait le petit boîtier. Talia lui avait souri

- Où irais-je?

Gêné, il avait regardé vers la fenêtre, derrière les carreaux, la fumée bleue de l'usine d'uranium qui amuse le ciel depuis plus de quarante ans. Elle avait pris la boîte noire et des chiffres avaient scintillé. L'homme était reparti ailleurs, distribuer d'autres boîtes. Parfois il précisait:

- Attention...C'est fragile.

D'autres fois il expliquait sans rire:

- Ce n'est pas un jouet. Ne laissez pas les enfants s'amuser avec...

Avant de placer l'objet au centre d'un napperon, devant l'icône, Talia était restée longtemps assise, la boîte noire serrée dans ses mains, comme un oiseau qu'on n'attendait plus...

